

L’Afrique du Sud, ou la patrie utopique

*Myriam HOUSSAY-HOLZSCHUCH
Doctorante en géographie
Université de Paris IV-Sorbonne*

Étudier les géographies du territoire en Afrique du Sud, c’est d’emblée se trouver plongé au cœur du problème sud-africain, comme au cœur des identités des différentes communautés. Que l’on se tourne vers le territoire des Blancs ou vers celui des Noirs, on est confronté à une série de marquages identitaires qui s’affirment avec violence les uns contre les autres. Pour les Noirs, c’est un territoire en cours de reconquête, depuis les élections de 1994 : il s’agit de se le réapproprier, matériellement comme symboliquement. La pensée afrikaner du territoire, une mythologie fondatrice, de la terre promise a été l’une des composantes essentielles de l’apartheid. C’est l’émergence de cette pensée que j’étudierai ici, sa formation au cours de l’histoire et son rôle dans la systématisation de la ségrégation spatiale. Ces représentations de l’espace sont celles-là même que l’Afrique du Sud nouvelle doit aujourd’hui faire disparaître pour former enfin, après une révolution des mentalités, une nation unie, et non un archipel de minorités.

L’invention du territoire afrikaner est extrêmement tardive, ce qui peut surprendre quand on en connaît à la fois les conséquences et l’ampleur : c’est le fruit du travail d’un petit groupe d’intellectuels, à la fin du XIX^{ème} et pendant les premières décennies du XX^{ème} siècle. Elle correspond à la mise au point d’une mythologie fondamentalement spatiale, s’inspirant du discours religieux. Les hauts faits de l’histoire – en particulier le Grand Trek, qui devient épopée fondatrice – sont réécrits et réinterprétés par un petit nombre, puis diffusés. Ils deviennent ainsi fondement identitaire pour les Afrikaners et sont largement assimilés et intériorisés lors de leur arrivée au pouvoir en 1948. En ce sens, la politique d’apartheid est aussi l’actualisation d’une pensée mythique, et modèle l’espace concret sud-africain à l’image de la « Terre promise ».

La lente émergence de l’Afrikanerdom

Les débuts de la colonisation

L’installation en avril 1652 d’un comptoir de la Compagnie néerlandaise des Indes Orientales dans la péninsule du Cap ne laissait en rien prévoir la naissance d’une importante colonie de peuplement européen à la pointe de l’Afrique. En effet, son premier gouverneur Jan van Riebeeck avait l’ordre – auquel il s’est scrupuleusement tenu – de n’installer qu’une station littorale de ravitaillement. La production de ces vergers, vignes et potagers était destinée aux navires à destination de Batavia faisant escale au Cap. En pourvoyant ainsi des produits frais, on espérait prévenir – ou du moins limiter – les ravages du scorbut dans les équipages nourris de biscuits et viandes séchées. La situation de ce premier établissement européen à la pointe de l’Afrique montre bien sa destination purement fonctionnelle : il est isolé sur une péninsule, séparé du reste du continent par une plaine sableuse balayée par les vents.

La population qui s’installe dans ce poste avancé est constituée d’employés de la Compagnie. Ils se sont vus attribuer un poste pour une durée déterminée, après laquelle ils retourneront en Hollande, ou seront envoyés dans les autres colonies – les Indes néerlandaises

étant une des principales destinations. Ils restent donc avant tout des métropolitains, peu soucieux de faire souche en ce lieu, si peu civilisé comparé à Amsterdam ou à Batavia. C’est une population essentiellement masculine, se renouvelant fréquemment. Ainsi du gouverneur, et Simon van der Stel succédera à Jan van Riebeeck, parti en 1662.

Cependant, la compagnie s’aperçoit très vite du peu de succès rencontré par son système : la production est faible, la station du Cap n’est même pas autosuffisante. La raison en est rapidement perçue : les producteurs sont employés de la compagnie, et travaillent sur un terrain lui appartenant. Ils sont donc bien peu concernés par le volume produit. En conséquence et dès 1657, van Riebeeck alloue quelques terrains à des hommes libres (*vrijburgers*). Cette première tentative échoue, pour des raisons techniques : la rentabilité de la surface allouée a été calculée suivant les pratiques agricoles intensives de Hollande.

Ce n’est qu’en 1679 que commence une véritable colonisation progressive de l’espace sud-africain, et selon une formule adaptée : des lots de très grandes tailles sont attribués aux fermiers, et cela de plus en plus loin de la ville-mère. Le pays est colonisé au-delà de Stellenbosch¹. L’exploitation de ces lots est le plus souvent très extensive, et les colons se consacrent essentiellement à l’élevage. Ce type de colonisation a un très faible pouvoir peuplant, puisque ces parcelles (pouvant atteindre plusieurs milliers d’hectares) sont confiées à une seule famille². Cette caractéristique perdurera dans le processus de colonisation de l’Afrique du Sud.

Cette occupation progressive du territoire (voir figure 1) se fait d’autant plus facilement qu’elle ne rencontre qu’une faible résistance de la part de la population indigène. Celle-ci est composée de Khoisan (plus connus sous les noms de Bushmen et d’Hottentots³). Leur réelle volonté de s’opposer aux colons prend le plus souvent la forme de vols de bétail, voire d’attaque à la flèche empoisonnée. Si les écrits de l’époque les mentionnent⁴, ils n’ont jamais empêché réellement la progression des Européens : la faiblesse technique de l’armement khoisan en est une raison, comme leur vulnérabilité aux maladies apportées par les colons, qui les déciment. Il n’y a donc pas de véritable confrontation dans ces premières phases du peuplement européen.

Figure 1 : l’expansion européenne et le Grand Trek, 1717-1854.

La première phase de peuplement est relativement lente, et se fait parallèlement à la côte. Au contraire, les Voortrekkers cherchant la liberté, veulent s’isoler de la colonie anglaise, et partent droit vers le nord. À une logique de diffusion, de l’Europe via Le Cap vers les littoraux, s’oppose une logique continentale et africaine ; à un territoire extraverti et dépendant, des républiques farouchement indépendantes.

La population des colons augmente donc régulièrement, par solde migratoire comme par accroissement naturel : au XVIII^{ème}, elle est formée à 50 % d’enfants. Cette augmentation est surtout sensible sur le front de colonisation. La surface occupée est décuplée entre 1717 et 1779 (voir figure 1). Il n’y a pas de frontière nettement définie entre la zone occupée par les Blancs et la zone échappant à leur domination, pas non plus de contrôle de cette frontière mouvante : les troupeaux, les expéditions de chasse la franchissent en permanence.

¹La ville de Stellenbosch est située à une cinquantaine de kilomètres à l’est du Cap.

²Il ne faut pas oublier qu’une famille sud-africaine de cette époque comprend un certain nombre d’esclaves et de serviteurs, à qui reviendra l’essentiel du travail de la ferme.

³Ces appellations sont aujourd’hui considérés comme péjoratives.

⁴On trouvera l’évocation de ces méfaits jusque dans les journaux du début du XX^e siècle.

Une société atomisée

La société blanche qui se met en place dans la colonie comprend trois types principaux, déterminés par leur mode de vie comme par leur proximité du Cap. Le premier type est celui des habitants de la ville elle-même, qui maintiennent des liens très forts avec la métropole. Le Cap accueille une société évidemment très urbaine, comprenant une bourgeoisie bien installée. La cité est très cosmopolite, du fait de son activité portuaire comme de la diversité des immigrants. Un tableau de la population du Cap ne serait pas complet sans l’évocation des esclaves de toute provenance (Malais en particulier), émancipés ou non, de métis et de Noirs libres. Cette société élabore la culture dite *Cape-dutch*, caractérisée par son architecture surtout. Artisanat, cuisine et vignobles en sont les autres traits marquants.

Le deuxième type de société s’est mis en place autour de la ville-mère, mais encore à proximité de celle-ci. Il s’agit des *vrijburgers* qui cultivent la terre et fournissent le Cap en produits agricoles. C’est une culture paysanne, ancrée sur un domaine précis, et maintenant des relations fréquentes avec la culture urbaine. Cette première auréole agricole fait transition avec celle occupée par ceux qui formeront l’Afrique du Sud moderne, les *trekboers* (de *trek*, déplacement, et *boer*, paysan).

Les *trekboers* pratiquent l’élevage extensif, et sont souvent semi-nomades. Leur mode de vie est souvent très proche de celui des tribus autochtones : le semi-nomadisme à la suite du troupeau en est le meilleur exemple. Leur habitat rudimentaire, de pisé ou de végétaux est inspiré des techniques locales. L’habillement ou la chaussure, qui utilisent les matériaux disponibles, sont grossiers. Cette « africanisation » d’une population européenne inquiète fort les gens du Cap : ils craignent bien sûr pour le prestige de l’homme blanc mais redoutent une assimilation des *trekboers* et des indigènes. Si les débuts d’un rapport privilégié à l’Afrique chez ceux qui se nommeront fièrement Afrikaners sont bien là, il n’y a pas de rapprochement notable avec les Khoisan. Bien au contraire, les *trekboers* sont les premiers exposés aux razzias des Bushmen, et pratiquent une répression féroce.

Le maître-mot pour comprendre leur comportement et leur culture est celui d’isolement. Celui-ci est d’abord un isolement physique : on a vu que le mode d’exploitation de l’espace est intrinsèquement peu peuplant, mais les faibles densités sont encore accentuées. La taille des fermes est immense – d’autant que le milieu est bien souvent aride et montagneux : on a vu des fermes de 2 500 ha ! Cela entraîne un isolement économique : la famille, ses esclaves ou employés – souvent des Khoi – et le troupeau doivent être quasiment autosuffisants. L’absence d’un réseau de transports organisé limite le nombre des voyages vers les villes. À cheval ou en chariot, il faut de toutes façons plusieurs mois pour aller s’approvisionner ou vendre du bétail. Le prix des objets importés disponibles dans quelques rares comptoirs est très haut. En conséquence de tout cela, la famille vit sur ses ressources propres à l’exception de quelques produits réellement indispensables : la poudre et les fusils, en premier lieu, mais aussi le café, le tabac, le thé et le sucre. Cette autosuffisance économique entraîne l’absence de division du travail : chacun pouvant – et devant – se débrouiller seul, il n’y a pas de débouchés pour ces travailleurs spécialisés que sont les artisans. Sans développement de l’artisanat, les villes n’apparaissent pas.

L’isolement des *trekboers* est aussi un isolement culturel. L’analphabétisme est loin d’être absent, la mauvaise maîtrise de la lecture et de l’écriture plus encore. Le seul livre possédé par les *trekboers* est la Bible, énorme livre illustré, au fermoir métallique, et dont la première page sert bien souvent de registre d’état civil. Isolement culturel donc, isolement religieux aussi : le culte est rendu au sein de la famille, par le patriarche. C’est là l’origine de l’extraordinaire diffusion d’une culture vétérotestamentaire, s’appuyant sur le Livre pour

toutes ses actions⁵. Enfin, l’isolement est aussi politique : la zone occupée par les *trekboers* jusqu’à la frontière échappe largement au contrôle du Cap.

Cet isolement, cette atomisation extrême de la société conduisent à un individualisme farouche. À cette époque, la nation afrikaner n’est pas encore unie, malgré ce qu’affirmera plus tard Malan, un des principaux artisans de l’apartheid,

« L’histoire des Afrikaners révèle une intervention divine résolue et précise (en notre faveur) ce qui donne à penser que l’*Afrikanerdom*⁶ n’est pas une œuvre humaine, mais une création divine. C’est de droit divin que nous sommes Afrikaners. Notre histoire est la plus belle œuvre d’art exécutée par l’Architecte des siècles. »

La naissance d’une nation

L’histoire des Afrikaners au XIX^{ème} siècle sera celle d’une série de confrontations. Elles ne feront qu’amorcer une unité nationale. La première de ces confrontations date de 1779. Les colons, poursuivant leur progression parallèlement à la côte de l’océan Indien, se heurtent à une population noire, les Xhosa, dans la partie orientale de la province du Cap, sur les rives de la Kei et de la Great Fish River. Un siècle de « guerres cafres » suivra cette rencontre : accords et coexistence ne suffiront pas à compenser le comportement de Blancs indisciplinés ne respectant pas les accords conclus, ce qui est classique dans l’histoire des frontières. Devant l’hostilité xhosa, l’unité des colons est conjoncturelle, et regroupe Afrikaners comme anglophones. La deuxième confrontation sera du même ordre, mais sans unité géographique et avec une multitude d’adversaires : sur la « frontière », presque aussi mythique dans l’histoire sud-africaine qu’aux États-Unis, les colons sont en contact avec une série de groupes indigènes, griqua, sotho, tswana, etc. Là encore, la solidarité entre Afrikaners n’est que ponctuelle, le temps d’un *commando* en territoire ennemi. La dernière confrontation, la plus importante dans la construction de l’identité, se fera avec les Anglais, et ceci à plusieurs reprises : au moment du Grand Trek (cf. *infra*) et des deux « guerres de libération », la seconde étant plus connue des Européens sous le nom de guerre de Boers. Même à ce moment là, l’unanimité de la nation afrikaner est loin d’être un fait : dans le Transvaal, au début de la guerre des Boers (1899), les fermiers de plus en plus pauvres ne s’engagent pas unanimement derrière leurs propriétaires dans les régiments boers : 13 % d’entre eux refusent de s’enrôler, et 20 % s’enrôlent aux côtés des Anglais !

L’unité afrikaner sera en fait l’œuvre consciente et volontaire d’un petit groupe basé à Paarl. Ce groupe est constitué de clercs et de professeurs, seules professions intellectuelles où les néerlandophones ont leur place. Il commencera à agir à la fin du XIX^{ème}, mais ne sera véritablement efficace que pendant l’entre-deux-guerres. Leur action part d’un constat : deux processus, l’un économique – l’industrialisation –, l’autre linguistique – l’emprise croissante de l’anglais – sont à l’époque en train de détruire la culture afrikaner traditionnelle. Ils décident de contrer ces influences, et de créer une nation *consciente d’elle-même*. Le contexte politique d’un pouvoir aux mains des anglophones ne fait qu’accentuer pour eux la nécessité d’une réaction.

L’outil principal de cette reconquête sera la langue, l’*afrikaans*, qu’ils fonderont véritablement⁷. L’isolement et l’évolution sur un autre continent avaient, par un processus classique de créolisation, fait évoluer le hollandais des premiers colons. Mais jusqu’alors, l’afrikaans n’était considéré que comme un patois, et, à ce titre, largement déconsidéré. Deux faits venaient conforter cette position : tout d’abord, l’absence d’un afrikaans « unique ».

⁵On retrouve ici des particularités de la culture des Pays-Bas (voir à ce sujet la lumineuse étude de S. Schama, 1991)

⁶Désigne à la fois la nation, l’identité et l’idéologie afrikaner.

⁷Voir à ce sujet Hofmeyr I., « Building a nation from words: Afrikaans language, literature and ethnic identity, 1902-1924 », in Marks S., Trapido S., 1987, p. 95-123

L’atomisation de la société avait engendré une multitude de ces dialectes, selon la province ou le niveau social. Les situation de locution étaient également peu prestigieuses, non plus que les locuteurs ; les termes désignant l’afrikaans le prouvent bien : c’est la langue des Hottentots (*hotnotstaal*), des métis (*griekwataal*), langue de cuisine (*kombuistaal*), langue vulgaire (*plattaal*), etc.

Sous la houlette de S.J. Du Toit et de Gustave S. Preller (1875-1943), le groupe de Paarl fonde une série de journaux en afrikaans : *Die Brandwag* (la Sentinelle), *De Volkstem* (la Voix du Peuple), ou *Die Huisgenoot* (le Compagnon de la maison). Ils se tournent vers le peuple afrikaner, alors en voie de paupérisation, et associent œuvres philanthropiques et propagande en faveur de cette langue, le tout mêlé à un discours moraliste et religieux. Une fois les Afrikaners rassemblés autour de ce projet linguistico-national, l’on cherche à unifier le langage parlé. La gageure – réussie – est d’en faire un langage moderne, standardisé ; professionnellement efficace et délivré de ses connotations péjoratives. Cette lutte pour la langue s’accompagne d’un effort pour donner à la culture afrikaner un corpus écrit en afrikaans, fixant la langue et faisant référence. Pour cela, le groupe de Paarl se livre à un lobbying intense auprès des écrivains, organise des concours littéraires... Il faut que le peuple connaisse et s’approprie cette identité qu’on est en train de mettre au jour : les sujets des nouvelles publiées dans les journaux de Preller sont afrikaners, ils traitent de manière afrikaner un mode de vie afrikaner. On développe les études folkloriques, on noyaute tous les cercles de sociabilité afrikaner (écoles, café, associations...). La cause afrikaner, souvent associée à des revendications sociales, gagne, par ses publications, les foyers ruraux, les pauvres et les femmes.

Enfin, Preller commence une véritable élaboration d’un passé afrikaner, en réécrivant et en réinterprétant l’histoire sous un angle nationaliste. Il fixe leur épopée africaine, décrit les réalisations et les caractéristiques de cette nation, lui montre ses grands hommes. Son travail le plus connu, entamé en 1905, portera sur le Trek et sur Piet Retief, l’un de ses meneurs. Il connaîtra un très gros succès et inaugurerait le discours mythique sur l’histoire, en faisant de cette geste afrikaner un nouvel exode vers la Terre promise.

C’est donc à cette époque qu’est formalisée l’identité afrikaner, et sous une forme qui perdurera : l’association constitutive de l’Afrikanerdom entre la langue, l’histoire et la religion est déjà en place.

Le discours mythique : exemple du Grand Trek

Cette identité afrikaner qui apparaît si tardivement se forme donc grâce à une relecture systématique de l’histoire, grâce à une réinterprétation des événements. Un fait est choisi comme emblématique de la situation, de l’âme afrikaner, et développé comme tel : c’est le Grand Trek, véritable mythe fondateur, épopée spatiale, geste héroïque de pionniers. Dans l’historiographie, il témoigne du sens de l’histoire à l’œuvre en Afrique australe, de la marche de la civilisation et du progrès en Afrique.

Les faits

Il s’agit du départ de quelques familles afrikaners (voir figure 1), quittant en 1838 avec leurs serviteurs la Colonie du Cap désormais dirigée par les Anglais qui imposent leur langue, leurs lois, leurs institutions, et montrent quelques velléités abolitionnistes. Anna Steenkamp, l’une des émigrantes, justifie ainsi son départ, dans une lettre de 1843 envoyée du Natal à des parents demeurés dans la province du Cap :

« Les raisons pour lesquelles nous avons abandonné nos terres et nos foyers, notre pays et notre parenté, sont les suivantes : 1) les continuelles déprédations et vols des Cafres, leur arrogance et leur conduite impérieuse ; et le fait que, en dépit des belles promesses que le gouvernement nous a

faites, nous n’avons jamais reçu de compensations pour les propriétés dont nous avons été spoliés. 2) les procédés honteux et injustes en ce qui concerne la liberté de nos esclaves ; et ce n’est pas tant leur liberté qui nous pousse à de telles extrémités que le fait qu’ils soient placés sur un pied d’égalité avec les chrétiens, en contradiction avec les lois de Dieu et les différences naturelles de race et de religion, de telle manière qu’il est intolérable à un bon chrétien de se courber sous un tel joug ; c’est pourquoi nous préférons partir pour préserver la pureté de nos doctrines. »

Emportant leurs biens dans des chariots tirés par des bœufs, sous la direction de Piet Retief et Andries Pretorius, ils marchent vers le Nord. Le voyage est périlleux, autant à cause des obstacles naturels à franchir que de la résistance indigène. Les républiques du Natal (celle-là éphémère), de l’État Libre d’Orange et du Transvaal seront fondées par ces pionniers. L’épisode le plus marquant de cette épopée est la rencontre des voyageurs avec les Zoulous. À cette époque, ces derniers sont au sommet de leur puissance. Leur roi Dingane est le successeur immédiat de Chaka, que l’Europe a – égocentriquement – surnommé « le Napoléon noir ». En effet, sous sa direction, le petit clan des Zoulous a étendu sa domination sur une bonne partie de l’Afrique australe, grâce à sa puissance militaire et au génie tactique de son chef. Les rapports des Trekkers avec Dingane tournent vite au conflit ouvert, qui culminera lors de la bataille de Blood River. Celle-ci opposera des milliers de guerriers zoulous à quelques trois cents Boers retranchés derrière leurs chariots. Tactique et supériorité de l’armement (les Zoulous n’utilisant pas d’armes à feu) leur donneront la victoire.

Il faut cependant souligner que, si l’histoire ci-dessus est celle du principal groupe des Trekkers, le mouvement du Trek s’est fait sur plusieurs années, dans plusieurs directions, sous différents meneurs, et à partir de points de départ différents : ainsi, la côte de l’océan indien a également servi de base à la pénétration européenne.

La lecture religieuse

L’un des premiers thèmes constitutifs du discours mythique à propos du Grand Trek est la métaphore religieuse. La comparaison de cet épisode de l’histoire et de l’Exode est immédiate chez ces calvinistes imprégnés de références vétérotestamentaires. Les Afrikaners deviennent ainsi le peuple élu, et les plateaux de l’Afrique australe qu’ils découvrent se transmutent en Terre Promise. L’Histoire n’est plus alors que l’accomplissement de la volonté divine, du projet de Dieu pour son peuple : c’est ainsi qu’elle est interprétée par une historiographie hagiographique et nationaliste.

Par exemple, la victoire éclatante de Pretorius et de ces quelques centaines d’hommes face aux milliers de guerriers zoulous à Blood River prouve, aux yeux des Afrikaners, leur élection et la présence de Dieu à leurs côtés. Leur succès est, dit-on, invraisemblable ; il faut donc qu’une puissance supérieure à la loi humaine l’ait voulu. Dès lors, on s’attache à mettre en lumière les signes de ce soutien, de cette proximité divine. Ainsi découvre-t-on que la tactique choisie, mettre les chariots en cercle (ou *laager*) et maintenir l’assaillant à distance existe dans l’histoire sainte : avant Pretorius, Josué l’a pratiquée... Dans le même ordre d’idées, le mythe du Grand Trek aura pour épisode central l’Alliance (*covenant*) : avant la bataille, le chef de l’expédition aurait appelé la protection de Dieu sur ses compagnons et sur leur tâche, en formant le vœu de faire du jour de la bataille un jour de prières. Une histoire plus sereine et plus neutre tend aujourd’hui à démontrer que cet épisode est purement légendaire. Quoi qu’il en soit, le 16 décembre ou *Covenant’s Day* reste férié en Afrique du Sud en 1995.

La survie des pionniers est vue à la lumière de la dialectique calviniste de l’élection : seul le Juste peut résister à la catastrophe, et c’est sa survie même qui le désigne comme tel. C’est là une véritable figure de l’ordalie, du jugement de Dieu. Elle est, avec le calvinisme, un héritage de la pensée hollandaise du siècle d’or : les épreuves que le peuple élu doit subir, exode et confrontation à l’Africain comme inondation et occupation espagnole, suivent le schéma identifié par S. Schama dans *L’Embaras de richesses*.

Cette métaphore religieuse de l’exode serait incomplète si on ne rappelait que l’armée de Pharaon est, dans cette version moderne, personnifiée par les Anglais.

Peuple de justes, à qui Dieu a réservé cette Terre promise si riche, les Afrikaners sont aussi chargés d’une mission, formulée ainsi par J.C. van Rooy, président du Broederbond (société secrète visant à regrouper tous les Afrikaners de quelque influence pour assurer leur domination sur le pays) en 1944 :

« Une Idée Divine est incarnée dans chacun des Peuples du monde, et la tâche de chaque Peuple et de construire sur cette Idée et de l’accomplir. Ainsi, Dieu a créé le Peuple Afrikaner avec sa langue unique, avec sa philosophie unique, son histoire et sa tradition propre afin qu’il puisse répondre à une vocation et une destinée particulières dans ce coin sud de l’Afrique. Nous devons monter la garde autour de tout ce qui nous est particulier, et construire dessus. Nous devons croire que Dieu nous a appelés pour que nous soyons ici même les serviteurs de Sa Justice. Nous devons marcher sur le chemin qui mène de l’obéissance à la foi. »

L’altérité

La figure de l’Autre est également l’un des thèmes constituant le mythe du Trek. Ici, l’Autre est double, mais est essentiellement agressif. Le premier adversaire contre lequel les Afrikaners doivent se rassembler est l’Anglais. La colonie du Cap est sous leur domination depuis 1806. Le mythe du Grand Trek les convoque dans un premier temps, et les faits d’emblée apparaissent comme perturbateurs. D’emblée, leur comportement est celui d’étrangers à la terre africaine et à son mode de vie – celui, bien sûr, des Afrikaners. Ils sont *agents* du mythe, le permettent, en pervertissant l’ordre « naturel » de la colonie. Leur erreur concerne la hiérarchie des races, qu’ils semblent refuser au nom d’une idéologie européenne libérale. Pour les Trekkers, cette politique n’est qu’humaine, et méconnaît la « Nature ». À ce titre, elle est injuste, et contraire à la loi divine. La colonie du Cap n’étant plus gouvernée en accord avec l’éternel, il faut la quitter pour aller bâtir une véritable « République des purs ». Le comportement du premier adversaire, l’altérité qui prend ici la forme de l’obéissance à d’autres lois que celles reconnues, ont donc poussé les Trekkers à l’exode. Il va de soi que le même rôle sera dévolu aux Anglais dans la réinterprétation de la guerre des Boers. La cohérence de l’Histoire est ainsi assurée à peu de frais.

Le second adversaire des Afrikaners est tout aussi agressif : il s’agit des Zoulous, assassins de Piet Retief, l’un des chefs du Trek, et vaincus à Blood River. Les Zoulous tiennent dans le mythe du Trek une double place : ils sont à la fois symbole des populations noires du sous-continent, et figure emblématique du sauvage. Lorsque ce mythe est mis au point, ils tiennent déjà une place à part dans l’imaginaire européen : ils sont parmi les seuls « peuples-enfants » à avoir vaincu une puissance coloniale. Certes, leur victoire d’Isandhlwana en 1879 n’a pas suffi à repousser définitivement l’armée britannique du Zoulouland. Mais la Grande-Bretagne alors au sommet de sa puissance a vu ses détachements proprement massacrés. Depuis, le Zoulou incarne la sauvagerie et la puissance guerrière sur le continent africain. Sa place dans le mythe du Trek sert en quelque sorte de prologue à sa résistance ultérieure. Ce rôle du Zoulou est d’autant plus facile à intégrer au mythe que l’histoire est fertile en épisodes. La mythographie s’en emparera à plaisir : une délégation de parlementaires est assassinée par trahison dans le camp zoulou, Dingane décide de massacrer tous les Trekkers mais échoue à Blood River. Ainsi, l’Autre est agressif, il est traître : il faut avant tout s’en défendre, s’enfermer dans le *laager*⁸ protecteur. Ce manichéisme rend le mythe plus facile d’accès et de diffusion : par exemple, les représentations picturales de la bataille de Blood River insisteront sur cet aspect. Elles dépeignent l’affrontement entre Blancs – les esclaves de couleur

⁸Le *laager* est donc le cercle des chariots dans lequel les colons se retranchaient. Par extension, le mot désignera la politique nationaliste d’après 1948 et la défense acharnée de la suprématie blanche dans un pays encerclé d’ennemis.

accompagnant les Trekkers sont opportunément oubliés – et Noirs, entre le « peuple élu » et les païens, entre le Bien et le Mal.

De ces confrontations à l’Autre naîtra la dernière des principales composantes de la mythologie afrikaner, le thème des races. Ce thème combine celui de la métaphore religieuse et celui de l’altérité radicale et menaçante. Ainsi, l’analyse théologique justifiera le statut inférieur des Noirs en faisant appel aux textes bibliques. L’origine des différentes races est traditionnellement rapportés aux trois fils de Noé, Sem, Japhet, et Cham, dont la Genèse dit que « c’est à partir d’eux que les peuples se dispersèrent sur la terre après le déluge ». Cependant, les trois frères ne sont pas égaux, depuis que Cham s’est moqué de la nudité de son père ivre. La colère de Noé a pris la forme d’une malédiction :

« Et il dit : “Maudit soit Canaan [fils de Cham] ! Qu’il soit pour ses frères le dernier des esclaves !”. Il dit aussi : “Béni soit Yahvé, le dieu de Sem, et que Canaan soit son esclave ! »⁹

Les Noirs sont identifiés à ces enfants de Cham, portant la malédiction de leur père. Leur esclavage n’est donc nullement choquant aux yeux de l’Église comme des chrétiens. Cette interprétation théologique relativement commune est confortée par l’image que les Afrikaners se feront de l’Africain : celle d’un être physiquement et moralement inférieur. Là encore, cette représentation est inspirée par des courants de pensée communs en Europe. Elle reprend d’une part, l’idée médiévale de la grande chaîne de la vie, établissant une hiérarchie entre les êtres. D’autre part, elle est influencée par la pensée darwiniste et particulièrement par sa forme sociale. Le Noir ne se voit ainsi accorder qu’une humanité au rabais. Enfin se greffe sur cette idéologie une série de jugements moraux : ce sauvage est païen, immoral et licencieux. On reconnaît là une image commune aux Afrikaners, à l’Angleterre victorienne, ou à l’Europe coloniale. Ainsi affligé d’une infériorité religieuse, biologique et morale, le Noir devient un étranger radical et dangereux. Il faut donc éviter tout commerce avec lui et toute proximité. La force d’une telle approche réside non seulement dans sa cohérence et dans sa diffusion, mais aussi dans le fait que toute résistance africaine ne peut que la conforter.

On parachèvera ce statut inférieur des Noirs en leur refusant cette dernière qualité, être indigènes – ce qui, il faut le dire, donnait à leur présence une certaine légitimité. Les recherches historiques du début du siècle, comme celles de G.W. Stow ou de Theal, insistent sur leur arrivée tardive en Afrique du Sud. À les croire, les migrations bantoues parties du centre de l’Afrique n’auraient atteint le territoire qu’au XVI^{ème} ou XVII^{ème} siècle – soit en même temps que Jan van Riebeeck... Ce mythe à large diffusion exclut donc symboliquement les Africains de cette terre d’Afrique.

Le Monument aux Voortrekkers (voir figure 2) condense ces différents aspects du mythe.

Bâti en 1938 sur une colline des environs de Pretoria pour célébrer le centenaire du Trek, c’est un des principaux hauts-lieux de l’identité afrikaner. Entouré d’une reconstitution du *laager* de Blood River, il est gardé par les statues des principaux chefs du Trek. À l’intérieur de ce massif bâtiment de pierre, une série de bas-reliefs narrent les principaux éléments de l’épopée. Au sous-sol, une crypte, éclairée par le soleil le 16 décembre, contient une lumière qui symbolise – explicitement – la flamme de la civilisation portée par les Trekkers...

Figure 2 : bas-relief du Monument aux Voortrekkers.

Une jeune fille inscrit le nom de son père sur un roc, lors de la traversée des Drakensberg par les Trekkers : une appropriation symbolique du territoire...

⁹Genèse, 10, 20-27.

L’inauguration de ce bâtiment, en 1938, marqua la force de cette identité afrikaner récemment construite : de tout le pays, des Afrikaners en costume d’époque convergèrent vers Pretoria, sur des chariots à bœufs reconstitués. 250 000 personnes, – soit un Afrikaner sur six à une époque où les transports internes étaient peu organisés – assistèrent à l’événement. Les discours ardents des chefs politiques évoquaient la nécessaire préservation de cette identité toute neuve, mais garantie par une histoire glorieuse. Tout cela laissait présager la victoire des nationalistes aux élections de 1948. Dix ans à peine après cette grande messe de l’identité, les Afrikaners arrivaient au pouvoir et faisaient coïncider de force ce territoire rêvé, cadre d’une histoire mythique, et la réalité. L’apartheid fut aussi cela.

Apartheid, ou l’actualisation d’un territoire rêvé

À partir de 1948, cette mythologie afrikaner d’affirmation de sa différence, de conquête d’un territoire, devient une mythologie conservatrice : elle vise à consolider le pouvoir en place, à légitimer son emprise et son action sur la population. Toutefois, les mêmes schémas de pensée sont convoqués. R. Davies décrit ainsi l’action des Afrikaners au pouvoir :

« C’est à partir de l’héritage d’une ségrégation pragmatique que s’est développée une tentative pour créer des sociétés ethniques séparées verticalement dans lesquelles les contacts horizontaux seraient réduits au minimum (en théorie) et dans lesquelles chaque société serait identifiée à son propre territoire. »¹⁰

Ségrégation et apartheid

L’héritage britannique – et des Sud-Africains anglophones – en terme de ségrégation est loin d’être négligeable. Bien au contraire, une bonne partie de la législation accordant des droits différents aux Blancs et aux Noirs est déjà en place : ainsi, le *Land Act* de 1913 limite les droits de propriété des Noirs et les lois de 1923 établissent les principes de la ségrégation résidentielle. Cependant, la réalité est plus complexe : les lois de ségrégation marquent une évolution par rapport à une situation coloniale classique (voir figure 3). Celle-ci est caractérisée par une urbanisation encore faible, surtout en ce qui concerne les Noirs. Leur présence en ville, bien que réelle, est marginale, dans la majorité des cas¹¹. La séparation des zones résidentielles blanches et noires existe, mais est compensée par la présence de nombreux serviteurs noirs habitant chez leurs employeurs. La ségrégation, elle, prend place dans un contexte d’urbanisation croissante. Elle met en place un appareil législatif, mais de nombreux quartiers mixtes existent toujours.

Figure 3 : la ville de Bloemfontein (Orange Free State), 1910-1986.

On voit ici l’imbrication initiale des communautés et l’ampleur des changements spatiaux provoqués par l’apartheid, changements bien souvent imposés par la force. La typologie reprend la distinction tripartite de Davies. (Source : Krige, « Bloemfontein », in A. Lemon (ed.), *Homes apart*, Cape Town, D. Philip, 1991, p. 106).

L’apartheid se différenciera de la ségrégation classique par son aspect systématique et brutal : tous les aspects de la vie quotidienne sont concernés. L’idéologie afrikaner va s’exprimer en un impressionnant corpus de lois. Une telle attention à la lettre, à la parole contraignante, ne saurait surprendre chez ces calvinistes convaincus. Ce système totalitaire sera paperassier et procédurier : qu’il suffise ici de rappeler les procès-marathon faits aux dirigeants de l’opposition démocratique. La loi est appliquée à la lettre, et, plus encore que

¹⁰R.J. Davies, « Changing residential structures in South African cities, 1950-1970 », in W.P. Adams, F.M. Helleiner (eds), *International Geography 1972*, ed. 2, Toronto, 1972, p. 801

¹¹Il faut très largement nuancer cette analyse en ce qui concerne les grandes villes industrielles, et surtout Johannesburg et le Witwatersrand : la présence des Noirs y est plus importante.

sous d’autres régimes autoritaires, police, tribunal, et prison, en seront les hauts-lieux. La loi fixe la race (*Population Registration Act*), selon une série officielle de critères physiques. À partir de cette identité assignée et imposée, la population est divisée, séparée par des barrières infranchissables. Ainsi, le lieu de résidence en découle directement, comme les professions auxquelles on a le droit d’aspirer. Conformément aux représentations idéologiques des Noirs (cf. *supra*) comme race-enfant, la majorité politique ne leur est pas accordée. Conformément aux fantasmes et aux peurs blanches, leur vie sexuelle, et leur vie sociale sont sévèrement réglementées et isolée de celle des autres groupes... Il s’agit avant tout de garder un contrôle total sur des classes laborieuses et dangereuses.

Un espace en miettes

Il s’agit de réaliser un territoire afrikaner en Afrique du Sud. Le pays tout entier doit devenir terre promise, doit appartenir à ce peuple à qui il revient de droit. Pour cela, une double démarche est entamée : devant le danger démographique représenté par les Noirs, il faut unir les deux communautés blanches (afrikaner et anglophone) en une seule nation. Puis, il faut repousser l’Autre, le Noir, hors de ce territoire. Ceci se fera à toutes les échelles, par une multiplication des frontières entre soi et l’autre, et par l’utilisation systématique de clichés, méconnaissance laissant place à toutes les affabulations et toutes les angoisses. L’affirmation centrale de l’apartheid est que les Noirs n’ont pas à exister dans le monde des Blancs.

Cependant, les nécessités économiques en décident autrement : l’industrie, et notamment l’industrie minière, fer de lance de l’économie sud-africaine, a besoin de main-d’œuvre non qualifiée, nombreuse et bon marché. Dès lors, il faut user de compromis pour tolérer idéologiquement la présence des Noirs. La solution trouvée est double : on évite un exode rural trop important en soumettant tous les déplacements des Noirs à autorisation. Il faut ainsi avoir un contrat de travail pour être autorisé à résider en ville. Le *pass*, livret d’identité que chaque Noir doit porter en permanence sous peine d’être arrêté, en fait mention¹². Pour compléter ce système d’une force de travail captive et soumise aux employeurs, on développe les contrats de travail à durée déterminée. La présence des Noirs en ville est alors circonscrite, essentiellement temporaire. c’est un passage, une incursion, rien de plus.

On justifie encore cette politique par l’utilisation systématique de clichés anthropologiques : les sciences sociales sud-africaines décrivent une population noire enracinée dans une culture irréductible, rurale, et éloignée de toute forme de progrès ou de dynamisme. Mieux, la morphologie des villes sud-africaines, aménagement contraint par les lois, les proclamations ou les déplacements forcés, rend compte de cet éloignement physique et symbolique si recherché. Comme autant de digues, les quartiers blancs sont séparés des townships noirs par une série de barrières : la « hiérarchie des races » intercale un quartier métis, puis un quartier indien, par étrangeté croissante pourrait-on dire, avant ce territoire de l’altérité radicale (voir figure 3). Entre chacun de ces quartiers, l’apartheid a installé des « zones tampons » (*buffer zones*), non construites, larges d’au moins une centaine de mètres ; l’obstacle est souvent rendu plus manifeste encore par la présence de zones industrielles, de voies de communication, voire d’éléments de relief (ainsi les crêtes de Johannesburg ou Pretoria, ou l’estuaire de la Swartkops à Port Elisabeth).

L’espace des villes de l’apartheid est un espace nodal, parcouru par une série de voies de communication : il faut en effet remédier à l’éloignement des différents quartiers, et assurer des liaisons entre les zones résidentielles et les zones industrielles ou commerçantes. L’éloignement du township africain souvent à plus d’une dizaine de kilomètres, la succession

¹²Les *pass laws* ont été abolies en 1986.

des zones-tampons, le confinement¹³ du township dans un espace surveillé, tout cela montre que le pouvoir afrikaner a fait de ses villes une véritable mise en scène de la distance. Le lieu éloigné et improbable du township cristallise par méconnaissance les jugements des Blancs sur les Noirs : lieu de vices, de violence, et d’épidémies¹⁴. On ajoute à ce syndrome sanitaire, à cet isolement du quartier noir une surveillance sans failles – la leçon des casernes ouvrières (ou *compounds*) mises en place par les compagnies minières a été bien retenue. L’espace noir est confiné, parfaitement délimité par la loi, contrôlé par des grillages, des miradors, et ne peut s’écouler que par un petit nombre d’accès aisément gardés : Soweto et ses millions d’habitants n’en ont que quatre !

La mise en scène de la distance et la multiplication des frontières ont été imposées également à l’échelle nationale : c’est la création des homelands (voir figure 4). Cette gigantesque autopartition sans équivalent tendait à rendre les Noirs étrangers à la République Sud-Africaine, et cette fois au sens strict du terme : en substituant à leur nationalité sud-africaine une autre nationalité. Il s’agit de créer des états indépendants, dont on fera dépendre chaque Noir.

**Figure 4 : les homelands à la veille de leur disparition
(ils seront réintégrés au territoire sud-africain en avril 1994).**

Il s’agit là d’une véritable autopartition de l’espace national, consentie au nom de l’idéologie. Il ne s’agit pas de créer des états viables, malgré les dénégations officielles : les territoires des homelands sont éclatés, leur économie dépend quasi totalement de l’Afrique du Sud. On cherche ici à construire une nouvelle réalité, à repousser les Noirs hors d’un espace blanc, à les rendre littéralement étrangers.

La création des homelands se base sur une certaine vision de l’ethnicité. La politique de l’apartheid, divisant pour régner, avait constamment souligné les différences ethniques à l’intérieur de la population noire. Le discours idéologique sur l’ethnicité a pourtant d’autres composantes, aux conséquences politiques immenses. Il s’insère dans le traitement du thème des races par la mythologie afrikaner. L’idée des races-enfants a été transformée au cours du XX^{ème} siècle en une vision linéaire du progrès : chaque peuple doit passer par différents états, toujours les mêmes, avant d’accéder à l’identité nationale. Les Noirs, en retard sur l’évolution européenne, en sont au stade ethnique. Pretoria décrète donc que ces ethnies sont des proto-nations, et déclare vouloir accélérer le cours de l’histoire. En imposant l’indépendance aux homelands, elle les fait accéder au stade national et fait donc œuvre décolonisatrice (*sic*).

Pour cela, le gouvernement nationaliste assigne à chaque ethnie un lieu d’origine propre, insistant sur le lien essentiel entre un peuple et son territoire. Même si les lieux assignés ne correspondent pas aux données historiques, il prétend ainsi corriger les méfaits de l’Histoire et rendre aux tribus les terres dont les Zoulous les auraient dépossédé lors des conquêtes de Chaka (ou *Mfecane*) dans la première moitié du XIX^{ème} siècle. Chaque Africain, dès la création du homeland, en dépend, quelque soit sa résidence ou son histoire... Même s’il a vécu toute sa vie au Cap, un Xhosa dont le *pass* n’est plus en règle se verra expulsé vers les zones rurales du Ciskei ou du Transkei. Il sera citoyen du homeland dès l’accession de ce dernier à « l’indépendance ». Sa nationalité sud-africaine n’aura plus de raison d’être, non plus que ses revendications politiques puisque le droit de vote lui sera accordé dans le homeland.

¹³Souvent débordé par la profusion des camps de squatters que le gouvernement « déguerpit » et qui resurgissent ailleurs.

¹⁴Les premiers discours et les premières actions en faveur de la ségrégation, au début du siècle, s’étaient amplement nourris des méfaits de quelques épidémies – les jugements des hygiénistes européens du siècle dernier devant les quartiers ouvriers ne sont pas loin...

Le discours détourné

Enfin, l’emprise de la mythologie afrikaner sur la réalité sud-africaine se fera par le discours, parole créatrice d’un nouveau territoire, parole performatrice, parole vecteur de l’idéologie. Le discours officiel a très rapidement abandonné une rhétorique orthodoxe, une « ligne dure » pour plus de souplesse et d’opportunisme. Par exemple, l’apartheid est décrit en termes de respect des différences ethniques, par ailleurs surestimées, multipliées et déclarées irréductibles. Les Noirs sont séparés des Blancs pour éviter toute intrusion extérieure dans le processus historique de leur développement. À ce titre, la création des homelands et leur accession à l’autonomie puis, pour quatre d’entre eux, à l’indépendance, sont décrites, on l’a vu, comme appartenant à la logique de la « décolonisation » ! La défense de l’apartheid comme politique permettant le respect des différences culturelles, pour outrée et scandaleuse qu’elle nous paraisse aujourd’hui, est sans doute l’exemple le plus frappant de ce détournement du discours. L’adoption d’une rhétorique ne dépendait guère que de son efficacité. Ce pragmatisme avait pour but de désarmer les oppositions intérieures et extérieures, en employant systématiquement la désinformation.

Cette désinformation était de très grande ampleur, et bénéficiait d’énormes moyens. Les confessions actuelles des agents de l’apartheid font apparaître la diversité des canaux empruntés par cette propagande: presse, commentaires de visiteurs étrangers, films, publications diverses, etc. L’une des conséquences de cette propagande maniant le cliché et de la stricte séparation entre les races est une quasi totale méconnaissance des Noirs de la part des Blancs. André Brink la décrit bien dans *Sur un banc du Luxembourg*, en narrant sa stupéfaction lors de sa première rencontre avec un Noir éduqué, bénéficiant du même bagage culturel que lui ; il ne connaissait que des Noirs sans éducation, chargés de besognes subalternes. La division de la société civile qu’elle a engendré est l’un des principaux problèmes rencontrés aujourd’hui par le gouvernement démocratique.

Ainsi, la mythologie afrikaner du territoire, malgré sa naissance tardive, a marqué durablement les mentalités et l’espace sud-africain, modelé par l’apartheid. Depuis février 1990 et les réformes de De Klerk, et, plus encore, depuis avril 1994 et les premières élections non- raciales, cet espace afrikaner exclusif n’existe plus. Les quelques tentatives pour le ressusciter par la création d’un homeland blanc (*Volkstaat*) n’ont pas abouti. Mais la mythologie a réussi à lier un peuple et un pays : aujourd’hui encore, les Afrikaners se sentent africains. Il s’agit désormais de former une nation nouvelle, intégrant l’ensemble des communautés du pays : les mythes de la « nouvelle Afrique du Sud » sont en cours d’élaboration¹⁵.

Bibliographie

CORNEVIN, M., 1979, *L’apartheid : pouvoir et falsification historique*, Paris, UNESCO, Actuel.

FEBRUARY, A.V., 1995, « Les “Impis” et le “Laager” », in Darbon, D. (éd.), *Ethnicité et nation en Afrique du Sud : imageries identitaires et enjeux sociaux*, Paris, Karthala-MSHA, p. 65-88.

GUELKE, L., 1976, « Frontier settlement in early Dutch South Africa », *Annals of the Association of American Geographers*, Minneapolis, 66, 1, mars pp. 25-42.

¹⁵Cf. Aji H., Houssay-Holzschuch M., « La rhétorique de la réconciliation : presse et langage en Afrique du Sud », à paraître dans *Esprit*, en 1996.

HOUSSAY-HOLZSCHUCH, M., 1996, *Mythologies territoriales en Afrique du Sud, un essai de géographie culturelle*, Paris, Éditions du CNRS, Espaces et Milieux.

MARKS, S., et S. Trapido (eds), 1987, *The Politics of Race, Class and Nationalism in Twentieth Century South Africa*, London, Longman.

SALAZAR, P.J., 1989, *L’Intrigue raciale, essai de critique anthropologique : l’Afrique du Sud*, préface de L.V. Luneau, Paris, Méridiens Klincksieck, Sociologies au quotidien.

SCHAMA, S., 1991, *L’Embarras de richesses, une interprétation de la culture hollandaise au siècle d’or*, Paris, NRF-Gallimard.

THOMPSON, L., 1985, *The political Mythology of apartheid*, New Haven/London, Yale University Press.

WILSON, M., et L. Thompson, 1969 et 1971, *Oxford History of South Africa*, Oxford, Clarendon Press, 2 tomes; 1 : South Africa to 1870 ; 2 : South Africa 1870-1966.

Remerciements

Sans Nicolas Holzschuch, cet article ne présenterait qu’un texte aride et dépourvu d’illustrations. Les cartes lui doivent beaucoup, ainsi qu’au Generic Mapping Tool (GMT) de P. Wessel et H. Smith (SOEST, Hawaï).

Le discours détourné

Enfin, l’emprise de la mythologie afrikaner sur la réalité sud-africaine se fera par le discours, parole créatrice d’un nouveau territoire, parole performatrice, parole vecteur de l’idéologie. Le discours officiel a très rapidement abandonné une rhétorique ortho-oxe, que

HOUSSAY-HOLZSCHUCH, M., 1996, *Mythologies territoriales en Afrique du Sud, un essai de géographie culturelle*, Paris, Éditions du CNRS, Espaces et Milieux.

MARKS, S., et S. Trapido (eds), 1987, *The Politics of Race, Class and Nationalism in Twentieth Century South Africa*, London, Longman.

SALAZAR, P.J., 1989, *L’Intrigue raciale, essai de critique anthropologique : l’Afrique du Sud*, préface de L.V. Luneau, Paris, Méridiens Klincksieck, Sociologies au quotidien.

SCHAMA, S., 1991, *L’Embarras de richesses, une interprétation de la culture hollandaise au siècle d’or*, Paris, NRF-Gallimard.

THOMPSON, L., 1985, *The political Mythology of apartheid*, New Haven/London, Yale University Press.

WILSON, M., et L. Thompson, 1969 et 1971, *Oxford History of South Africa*, Oxford, Clarendon Press, 2 tomes; 1 : South Africa to 1870 ; 2 : South Africa 1870-1966.

Remerciements

Sans Nicolas Holzschuch, cet article ne présenterait qu’un texte aride et dépourvu d’illustrations. Les cartes lui doivent beaucoup, ainsi qu’au Generic Mapping Tool (GMT) de P. Wessel et H. Smith (SOEST, Hawaï).

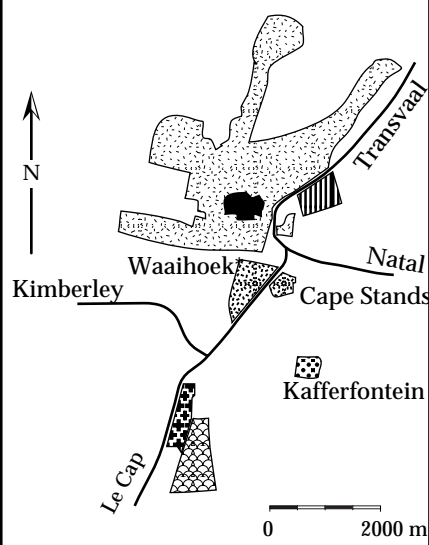




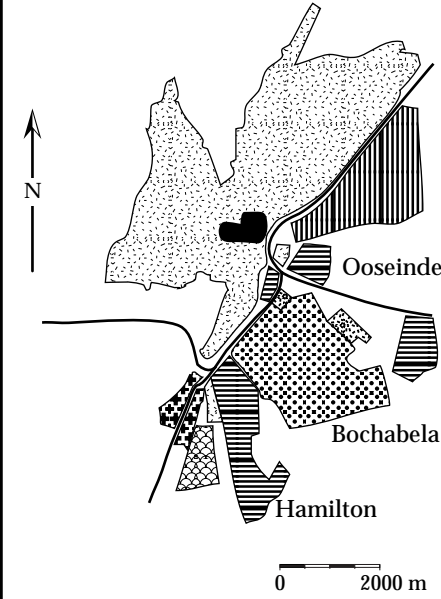
[Retour au texte](#)

Bloemfontein, 1910-1986

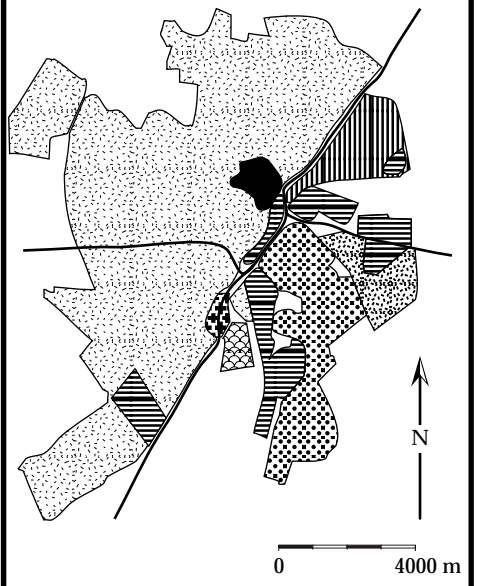
La ville coloniale (1910)



La ville de la ségrégation (1950)



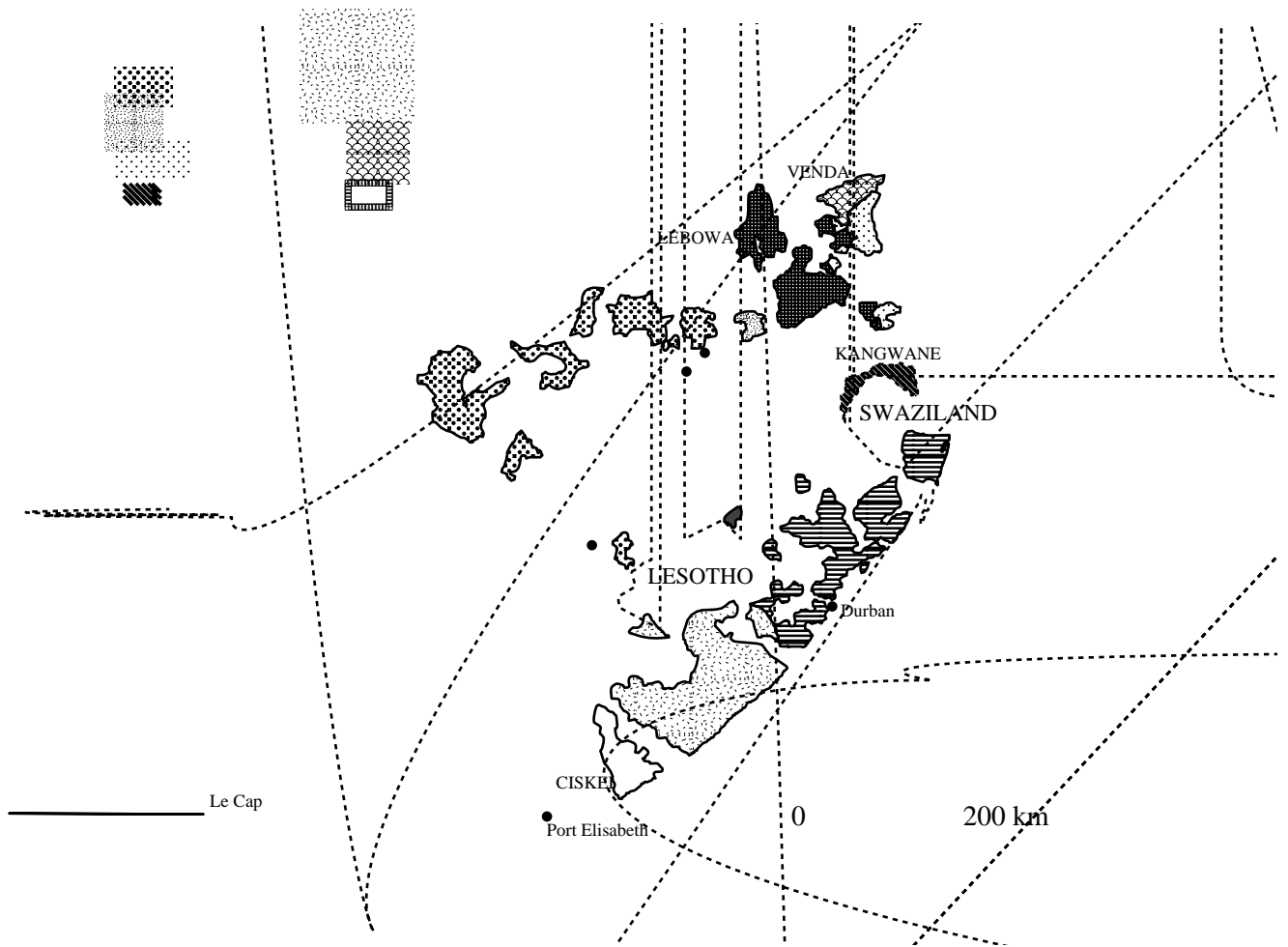
La ville de l'apartheid (1986)



* « zone grise » (Métis et Noirs)



[Retour au texte](#)



[Retour au texte](#)